

Dans «Ontologie de l'accident», la philosophe Catherine Malabou décortique les déraillements de l'existence qui, contre notre gré, transforment l'identité.

Et un autre

CATHERINE MALABOU
Ontologie de l'accident
Éd. Scheer, 88pp., 15 euros.



«Très vite dans ma vie il a été trop tard», écrit-elle. «À 18 ans, j'ai vieilli. Je ne sais pas si c'est tout le monde, je n'ai jamais demandé. Il me semble

qu'on m'a parlé parfois de cette poussée du temps qui vous frappe quelquefois alors qu'on traverse les âges les plus jeunes, les plus célébrés de la vie. Ce vieillissement a été brutal. Je l'ai vu gagner mes traits un à un, changer le rapport qui existait entre eux, faire les yeux plus grands, le regard plus triste, la bouche plus définitive, marquer le front de cassure profonde.» Marguerite Duras, à 82 ans, n'est pas morte de la vieillesse de son adolescence – mais de l'autre vieillesse, celle, «normale», lente, inexorable, du devenir, de la sénescence. A cette dernière, on peut ne rien opposer d'autre qu'une acceptation passive, ou répondre par une plasticité, en apprenant progressivement à donner forme au déclin, à inventer en quelque sorte sa vieillesse, à «s'y faire», sinon à «rester jeune». Mais comment faire face à la première, à la vieillesse inopinée, qui, quel que soit l'âge, fait tout basculer d'un seul coup, comme le font un «accident idiot», une mauvaise nouvelle, un deuil, une rupture, un déraillement de l'existence? Comment penser ce type particulier de métamorphose qui «correspond à un adieu de l'être à lui-même» mais qui n'est ni la folie ni la mort?

«Tranchée profonde». Dans le sillage des Nouveaux Hérités, de Freud à la neurologie: penser les traumatismes contemporains (Bayard, 2007), Catherine Malabou, philosophe (Nanterre, Buffalo), publie aujourd'hui Ontologie de l'accident, un «Essai sur la plasticité destruc-

trice», telle qu'elle peut œuvrer chez les personnes saisies par la «vieillesse instantanée», chez les malades d'Alzheimer, les cérébro-lésés, «des victimes de catastrophes naturelles ou politiques», les traumatisés de guerre, et, aussi bien, les travailleurs mis au chômage vers la cinquantaine ou tous ceux qui subissent comme un accident de la route, un abandon, une désillusion radicale, une perte. Elle y poursuit donc sa réflexion sur les «identités scindées», ces bifurcations de la vie qui, de la «tranchée profonde ouverte dans la biographie», font venir au monde un être nouveau, cohabitant avec l'ancien et finissant par prendre toute la place. Comment penser la subjectivité de celui chez qui advient la «désertion de la subjectivité», qui ne reconnaît plus personne, ne se reconnaît plus lui-même? Comment penser l'identité de celui chez qui advient «le plastiquage ontologique et existentiel» de l'identité? Quelle métamorphose subit «quelqu'un dont on dit: je n'aurais jamais cru qu'il, ou elle, "tournerait comme ça"»?

C'est à de telles questions que répond Catherine Malabou, dans ce livre bref mais essentiel, de cœur et de

Quelle métamorphose subit «quelqu'un dont on dit: je n'aurais jamais cru qu'il, ou elle, "tournerait comme ça"»?

raison, qui insère la philosophie (Spinoza) dans plus les plus intimes de l'existence, lorsque celle-ci retrouve sans passé ni avenir, qui se sert de la psychanalyse et de la neurologie, quitte à les opposer ou à montrer les limites, pour expliciter le sens d'un événement destructeur ne provenant d'aucun «motif logique», d'aucune «anomalie génétique», d'aucun «conflit infantile non réglé», d'aucune «pression du refoulement et qui, pour le rendre sensible à tous, s'en remet à littérature, à Proust, Kafka, Thomas Mann, Marguerite Duras.

«Vie désertique». «Le plus souvent, les vies vont le chemin comme les fleuves.» Nous usons dans ce cas d'une plasticité dite positive, conçue «comme une sorte de travail naturel qui forme notre identité, laquelle se modèle avec l'expérience et fait de nous les sujets d'une histoire, d'une histoire singulière, reconnaissable, identifiable avec ses événements, ses blancs, son futur». Mais, comme les fleuves, les vies sortent parfois de leur lit ou s'assèchent. S'impose alors l'«art plastique de la destruction plus difficile à mettre en œuvre, parce qu'il n'est plus un modelage de soi, mais un «changement sans rédemption», sans autre signification que l'étrangeté, la non-coïncidence, apathique, indifférente, insensible, avec ce que l'on était.

La philosophie préférerait sans doute s'évader vers des paysages plus riants plutôt que de fixer chez l'homme cassé cet «épuisement des possibles», cette «froideur tous jours plus intense d'une vie désertique», où les liens ont disparu, où l'amitié est perdue, l'esprit de famille évanoui, la cohésion détruite, l'enfant, dans l'adulte, facé... Mais, alors, elle ne vaudrait pas une heure de peine, ne verrait pas comment se sont formés des visages contemporains de la violence, et n'apprendrait rien mais que la destruction a, elle aussi, «ses ciseaux sculpteur».